

LA RÈGLE DU JEU

LITTÉRATURE / PHILOSOPHIE / POLITIQUE / ARTS

DIRECTEUR : BERNARD-HENRI LÉVY

LAURENT DISPOT. FRAGMENTS DE JOURNAL 2004
FERNANDO SAVATER. LA RENTABILITÉ DE LA TERREUR

LILA AZAM ZANGANEH. NABOKOV, DE PÈRE EN FILS
LAURENT DISPOT. *LOLITA*

JEAN-CHRISTOPHE FERRARI. LEOPARDI OU L'ÉLOGE DES ILLUSIONS

ZORAN TASIC. DE JOLIES MOSQUÉES QUI BRÛLENT JOLIMENT ET DES MOTS QUI TUENT

ANIKA GUNTRUM. PICASSO ET LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU

CATHERINE CLÉMENT. ADIEU À L'INDE GANDHIENNE

HÉLÈNE BLESKINE. UN SOIR FROID DE NOVEMBRE

JACQUES BORGEL. RÉFUTATION DE JEAN-CLAUDE MILNER

LAURENT DISPOT. VIVE LA BAVIÈRE, MESSIEURS !

L'AFFAIRE LE MONDE

BERNARD-HENRI LÉVY, ALBERTO TOSCANO, EDWY PLENEL,

CATHERINE CLÉMENT, ROMAIN GOUPIL, GUY KONOPNICKI, CLAUDE LANZMANN,

JACQUES-ALAIN MILLER, JEAN-CLAUDE MILNER,

JORGE SEMPRUN, MARIO VARGAS LLOSA, JOSÉ VIDAL-BENEYTO

RWANDA, DIX ANS APRES LE GÉNOCIDÉ

RAPHAËL GLUCKSMANN, DAVID HAZAN, MARKO MARTIN.

PHILIP GOUREVITCH-LILA AZAM ZANGANEH

HOMMAGE À BENNY LÉVY

JACQUES-ALAIN MILLER, RENÉ LÉVY, JEAN-CLAUDE MILNER, ALAIN FINKIELKRAUT,

GILLES HANUS, BERNARD-HENRI LÉVY, GÉRARD BOBILLIER, ELI SCHONFELD

JEAN-PAUL ENTHOVEN

LES DERNIÈRES FEMMES : NANCY CUNARD

GIACOMO LEOPARDI OU L'ÉLOGE DES ILLUSIONS

PAR JEAN-CHRISTOPHE FERRARI

Je confiais à la mélancolie le soin de conserver ma joie¹.

Il est possible, depuis le mois de novembre 2003, grâce au travail des éditions Allia, de lire la première traduction intégrale en français du *Zibaldone* de Giacomo Leopardi. Gageons que cette publication accélérera la mise en évidence de l'intérêt philosophique de ce *Zibaldone*. Aucune édition thématique, en effet, aussi éclairante soit-elle, ne saurait remplacer l'immersion dans cet ouvrage fascinant, ni espérer témoigner du voyage intellectuel et poétique que représente une lecture in extenso de cet immense journal cérébral. Nous n'avons jusqu'à présent pas l'habitude en France de considérer Leopardi comme un philosophe. Sans doute notre auteur a-t-il souffert d'avoir été compris à l'aune d'une interprétation trop marquée historiquement des *Canti*. Qu'il suffise de rappeler le *Sombre amant de la mort, pauvre Leopardi* d'Alfred de Musset². La notion d'illusion, centrale dans le *Zibaldone*, est la mieux à même d'introduire à la spécificité de cette vision du monde.

Il est peu aisé de définir de façon concise ce que Leopardi appelle une « illusion ». Le mot est souvent employé au pluriel comme s'il ne désignait pas une réalité univoque. Si c'est le vague et l'indéfini qui caractérisent le mieux les illusions humaines, ne serait-il pas paradoxal, voire vain, de prétendre en déterminer rigoureusement la nature ? Quoi qu'il

en soit, le terme s'étend à « tout ce qui est beau et tout ce qui est grand³ », tout ce qui est « apparence » de l'infini⁴. L'imagination produit les chimères dont elle se nourrit car l'homme « dispose d'une faculté d'imagination capable de concevoir des choses qui n'existent pas, sur un mode excluant le réel » et, plus encore, de les représenter comme si elles étaient infinies. Pourtant, les illusions représentent aussi bien des « entités rationnelles » que des « entités imaginaires⁵ » : l'imagination ne produit pas uniquement des fantaisies, des caprices, des rêves subjectifs émouvants, mais elle se cristallise aussi dans la formation d'idées et de concepts qui mettent en branle l'activité réflexive. Aussi pour qu'illusion il y ait, ne suffit-il pas d'« être abusé par son imagination », mais faut-il encore et surtout, « se laisser abuser par la raison⁶ ». Les chimères ne sont pas seulement le fruit d'une production fantasque ou mystique, mais le résultat d'une collaboration étroite entre la raison et les puissances de l'imaginaire.

De telles illusions rappellent « l'universel fantastique » et la « métaphysique poétique » de Vico qui, forgés par les poètes, révèlent à la fois une « imagination puissante » et l'action de « l'entendement du peuple⁷ ». Pour Leopardi cependant, ces « fables sublimes » ne portent pas, comme dans la métaphysique vichienne, les germes de la vérité divine. Le penseur de Recanati partage avec Vico et Bacon la thèse selon laquelle les mythes antiques témoignent d'« une sagesse des Anciens⁸ » formulée de façon poétique et irréductible à toute herméneutique rationnelle. Mais, alors que pour le philosophe anglais les mythes sont le masque d'une science acquise et philosophique, ils sont l'indice, pour les philosophes italiens, d'un savoir vulgaire et sensible propre aux fondateurs des cités. Les illusions servent de lien social car elles sont rédigées dans une langue que chacun peut comprendre et qui nous fait croire à l'unité substantielle de la cité et de la patrie. À l'Antiquité grecque et romaine où la polis était fondée sur l'illusion et où régnait, pour reprendre les mots de Michel

3. *Le Massacre des illusions*, Allia, p. 110.

4. *Petites œuvres morales*, Allia, p. 4.

5. *Ibid.*, p. 192.

6. *Le Massacre des illusions*, p. 1.

7. Giambattista Vico, *La Science nouvelle*, Tel Gallimard, p. 130.

8. Francis Bacon, *La Sagesse des Anciens*, Vrin.

Orcel, « un partage collectif et, pour ainsi dire politique, de l'illusion⁹ », Leopardi oppose la description des États modernes où ne domine plus, une fois déchiré le voile des illusions, qu'une complète nullité¹⁰. Une fois dévasté le fondement matériel et social des illusions, rien ne fonde ni ne justifie les actions humaines. La société, les mœurs se désagrègent, l'émulation disparaît, les hommes ne font plus corps, les arts et la vraie politique sont méprisés, les nations ne sont plus des nations, le siècle est « sinistre¹¹ », l'époque « abjecte¹² ». Les illusions évanouies, la société révèle que son essence est contradictoire puisqu'elle est l'œuvre de l'homme alors que les illusions sont produites par la nature. Tandis que les œuvres de celle-ci sont stables et universelles, celles-là sont arbitraires et informes. Leopardi distingue nettement la sphère sociale du domaine de l'action politique. La véritable politique est fondée sur les illusions. La société n'a en elle-même pas assez de sève pour en produire. Les illusions sont des entités imaginaires ou rationnelles qui se sont incarnées dans un passé éclatant et splendide. Il n'en reste aujourd'hui qu'une nostalgie continuellement déçue.

C'est donc la nature qui conçoit, nourrit et entretient nos illusions. Au même titre que les instincts, celles-ci relèvent en nous d'un tempérament indiscipliné et spontané. L'imagination, par exemple, est une manière d'attribut et de dimension de la nature ; les oiseaux, ces êtres vifs et impulsifs, en sont pourvus. Les illusions sont vitales ou, mieux encore, la vie n'est vie qu'allaitée d'illusions. C'est là son étoffe, son tissu, son composant essentiel. C'est pourquoi les chimères, bien qu'elles soient aujourd'hui beaucoup moins actives que par le passé, sont indestructibles : « La vie et l'absence d'illusions, et donc d'espérance, sont en somme rigoureusement contradictoires. » L'affirmation est sans ambiguïté, mais comment Leopardi entend-il le concept de vie ? Sa philosophie est-elle un vitalisme,

9. *Adieu ma chère pilule*, Allia, préface, p. 11.

10. C'est une thèse que Leopardi partage avec Alfieri. Cf. les passages de *Ma vie* (Lebovici p. 102) où Alfieri compare les actions racontées par Plutarque dans ses *Vies des hommes illustres* avec celles, bien moins éclatantes, qu'autorise le gouvernement du Piémont. Cf. également les pages *De la tyrannie* (Allia, p. 137) où le jeune écrivain d'Asti fustige l'émulation par la nullité qui, selon lui, règne dans les tyrannies masquées des sociétés modernes.

11. *Il tristo secolo*, *Le Renouveau*, Canti.

12. *Tout est rien*, p. 83.

une conception du monde qui affirme la primauté gnoséologique et ontologique du concept de vie ? Consiste-t-il en la position unilatérale de la valeur en soi et pour soi de la vie, en l'éloge sans discrimination de l'intensité vitale ? Le vitalisme de Leopardi est fort original. D'abord parce que selon lui les phénomènes naturels ne témoignent aucunement de la présence d'un dynamisme vital. Ensuite parce qu'il distingue la vie de l'existence qui, elle, est matérielle. Enfin, la vie n'est pas, comme telle, un bien. Elle ne se justifie pas moralement comme force immanente et positive. Qu'est-ce donc que la vie ? En dernière instance, elle se réduit à une tautologie absurde : la vie = la vie. Elle est, pour reprendre l'expression de Cicéron, « *vita vitale* », un fait d'immanence pure que rien ne permet de comprendre, ni d'expliquer. Les phénomènes biologiques sanctionnent une réalité qui est à elle-même sa propre fin. La nature n'est certainement pas organisée selon des causes finales ! Des millions de plantes naissent dans des lieux où elles ne peuvent croître, certains animaux sont dotés d'organes imparfaits et inutilisables. La nature nous a certes donné des dispositions, mais aussi la disposition de ne pas réaliser ces dispositions ! Son but n'est pas de conserver les espèces, mais seulement de veiller à la survie du tout, ce qui ne suffit pas à constituer une fin, puisque ce tout est absolument indéterminé. Le dessein de la vie se réduit à un désir d'intensité qui peut tout aussi bien prendre la forme d'une aspiration à l'anéantissement de soi dans la drogue ou le suicide. Le désir de vivre diffère du désir de vie.

Un tel éloge des illusions n'a aucun accent moralisant ou chrétien, car la morale comme le christianisme sont des créations factices tournées contre la vie. La morale est un « art de ne pas vivre¹³ », alors que « dans l'idée qui caractérise le christianisme, l'existence se fait horreur et se contredit elle-même par nature¹⁴ ». Les illusions sont des outils de guerre qui procurent des jouissances impétueuses à une vie qui est « par nature un état violent¹⁵ », une guerre. Ces inflexions nietzschéennes éclatent dans le cri « soyez donc violents !¹⁶ ». Bien que les illusions délivrent des

13. *Ibid.* p. 101.

14. *Tout est rien*, p. 139.

15. *La Théorie du plaisir*, Allia, p. 141.

16. *Le Massacre des illusions*, p. 91.

plaisirs farouches, bien qu'on puisse déplorer l'affaiblissement physique des générations humaines, le vitalisme de Leopardi ne saurait se résumer à la glorification simplette de la force physique. Bien au contraire. Une vie alimentée d'illusions crée un équilibre entre la vie intérieure et la vie extérieure, équilibre qui autorise de jouir de la vie, équilibre enfin qui, pour Leopardi comme pour Giordano Bruno, définit l'héroïsme¹⁷.

Notre besoin de consolation est impossible à rassasier nous dit l'écrivain suédois Stieg Dagerman. Combien ne désirons-nous pas et n'espérons-nous pas en effet ! Infiniment. Mais « l'infini est une idée, un songe, non une réalité¹⁸ ». Nous recherchons un plaisir infini, mais la nature nous a gratifiés d'une capacité au plaisir très restreinte. Notre désir d'aimer est infini, mais « il n'y a pas d'amour infini¹⁹ ». La nature marâtre formule une promesse qu'elle sait, pourtant, ne pas pouvoir tenir. Il existe une contradiction au cœur de l'être, un hiatus originel et fondateur, une contradiction « manifeste et indéniable dans l'ordre des choses et dans leur mode d'existence, contradiction terrible, mais qui n'en est pas moins réelle²⁰ », contradiction formelle entre l'homme et son destin et de l'existence avec elle-même. L'homme est nécessairement malheureux, et qu'il s'agisse là d'une nécessité relative et non inconditionnelle n'empêche pas celle-ci de ressembler de façon tragique à un absolu :

Farfadet : Alors que me demandes-tu ?

Malambrun : De me faire connaître un instant de bonheur.

Farfadet : Impossible²¹ !

Conjointement promesses et déceptions, les illusions redoublent en l'homme le jaillissement de la nature dans son essence contradictoire. Comment continuer, malgré tout, d'en chanter les louanges ?

17. Il existe trois degrés d'intelligences : les unes en lesquelles l'intellectuel domine l'animal et qui sont dites intelligences célestes ; les autres où l'animal domine l'intellectuel sont les intelligences humaines ; d'autres, enfin, où les deux éléments s'égalent, sont celles des démons ou héros in *Œuvres Complètes*, VII, *Des fureurs héroïques*, Les Belles Lettres, p. 190.

18. *La Théorie du plaisir*, p. 155.

19. *Ibid.*, p. 152.

20. *Ibid.*, p. 145.

21. *Petites œuvres morales*, p. 40.

Si l'infini que garantissent les illusions n'est qu'indéfini, il n'en reste pas pour autant que l'infini n'existe d'aucune manière. Certes l'univers n'est pas infini en extension, certes l'infini est seulement un fruit de l'imagination. Mais le néant, lui, est substantiellement illimité. Bien sûr, cette infinité ne comporte aucune perfection, aucune positivité. À tout prendre, le néant n'est qu'un mot et l'infinité, sous quelque forme que ce soit, ne contient aucune excellence. Leopardi maintient néanmoins une différence ontologique entre l'existence et le néant : « De l'existence au néant et du néant à l'existence, on ne peut aller par degrés mais seulement par sauts, par un saut infini²² ». Comme l'indique Sergio Solmi, « la mort, le néant de Leopardi ne sont pas pure absence²³ ». La peine, qui est en l'homme la trace du néant, est, nous ne le savons que trop, « bien réelle ». Aussi l'ennui, c'est-à-dire la conscience du néant de toutes choses, la vie privée de plaisir comme de déplaisir, est « la simple vie pleinement sentie, éprouvée, connue, pleinement présente à l'individu, et l'occupant tout entier²⁴ ». L'ennui, le désespoir, la douleur. Ou la vie prenant conscience de son propre néant. La souffrance est l'unique réalité.

Mais cette réalité est exsangue et menacée d'effondrement. Elle est une réalité qui, en somme, s'annule elle-même. Une réalité qui, dans son concept, est contradictoire puisque, le néant n'ayant rien d'absolu, la réalité dont il est investi n'a rien qui la maintienne ou qui la fonde. Une fois dissipées les souffrances du désespoir, le néant n'a plus aucun objet. Dans la mesure où rien n'est réel, il n'y a de réel que ce qui en a l'apparence, et aucun critère ne saurait mesurer la vanité des illusions. Qui, alors, pourrait affirmer qu'elles ne sont pas effectives ? Les illusions tiennent leur être de la puissance qui les nourrit. En termes nietzschéens, là où il n'y a plus de substance, il ne reste plus qu'une mécanique de forces contradictoires. Ce qui lutte contre le vrai, comme un vampire s'accrochant à sa proie, lui dérobe sa réalité. Ou mieux devient le vrai lui-même.

Mais, alors, pourquoi continuer de philosopher ? Y a-t-il, à l'intérieur du domaine de la philosophie, une place pour un discours qui ne soit

22. *Tout est rien*, p. 67.

23. *Études leopardiennes*, Allia, p. 55.

24. *La Théorie du plaisir*, p. 140.

ni vain ni stérile ni, surtout, néfaste ? Selon le poète de *L'Infini*, une telle parole existe : l'ultra-philosophie. Elle se laisse lire dans ces mots d'Éléandre :

« Je loue et j'exalte, malgré leur fausseté, les opinions qui inspirent des actes et des pensées nobles, courageux, magnanimes, et utiles au bien commun ou privé ; les images belles et heureuses, quoique vaines, qui donnent du prix à la vie ; les illusions naturelles de l'âme, et enfin les erreurs des Anciens²⁵. »

Ultra-philosophie ne cherche pas à dire le vrai, mais à énoncer des jugements qui conviennent à la nature humaine. S'il n'y a rien d'absolu, rien de vrai, si toute vertu est chimère, s'il n'y a pas de fins, si donc il n'y a aucun critère qui puisse déterminer nos actions, la philosophie peut-elle, malgré tout, nous apprendre comment vivre ? Il est certain qu'« il importe avant tout de vivre bien et heureux ou du moins, et même avant tout, de ne pas vivre malheureux ». Mais comment ? Grâce à la conscience morale, l'engagement politique ? Par l'art ? La philosophie ? Comment, alors même que les illusions sont le trésor perdu d'une époque révolue que rien, absolument rien, ne saurait ressusciter ? La question du suicide joue ici un rôle d'importance. La morale commence avec cette interrogation : la vie vaut-elle d'être vécue ? Pourquoi choisir la vie ? On doit choisir la vie au nom de la vie et non parce que le suicide est contre nature. Bien au contraire, la nature moderne, notre seconde nature, permet et requiert le suicide car elle est plongée dans un malheur qu'elle ne peut supporter. Si nous choisissons la vie, nous nous prononçons du même coup pour ce qu'il y a de vivant dans la vie : la variété, la multiplicité, l'énergie, l'activité, l'intensité. Autrement, si l'on se décide, comme le préconise le christianisme, de vivre contre la vie, si donc on se détermine pour une espèce de mort, on fait un choix absurde « car enfin, la vie doit être vivante, elle doit être la vraie vie, sinon la mort lui est infiniment préférable ». La vie n'a aucune valeur transcendante à même de fonder une morale. Elle ne possède pas non plus de valeur en tant que vie puisque la qualité qu'on lui attribue se résume alors, nous l'avons dit, à une tautologie. La morale de Leopardi met en lumière le choix qui est

25. *Petites œuvres morales*, p. 197.

à l'origine de toute vie²⁶ car il ne faut pas oublier que la vie est une décision et pas seulement une habitude ou une fatalité. C'est seulement dans la dimension de ce choix qu'une morale est possible. On reconnaît ici une tradition qui, de Sénèque à Thomas Bernhard, recommande de penser quotidiennement au suicide²⁷. Les illusions doivent être suivies au nom d'un certain stoïcisme, un stoïcisme original fondé sur l'éloge des chimères et non sur une prétendue dignité humaine.

Une morale fondée sur l'affirmation de la réalité des illusions est un héroïsme où le bonheur et la joie ne peuvent émerger que sur la toile de fond du néant. Elle constitue une éthique positive qu'on ne peut réduire à un nihilisme proclamé ou masqué, une éthique monstrueuse, hybride, nourrie de contradictions, énergique et blessée. Pour ma part, j'aimerais rendre hommage à ce que Camus appelait « la leçon des hommes d'Italie », à savoir « la protestation lucide de l'homme jeté sur une terre dont la splendeur et la lumière lui parlent sans relâche d'un Dieu qui n'existe pas²⁸ », ainsi qu'à cette « verticalité » qui, selon Alberto Savigno, « est la loi inéluctable de l'homme italien²⁹ ».

25. *Petites œuvres morales*, p. 197.

26. Un peu comme les âmes choisissent leur destin dans le mythe d'*Er de la République* de Platon.

27. Mais je sais ce que c'est d'effleurer l'étaupe d'une corde ou le fil d'un couteau. J'avais fini par faire de ma mortelle envie un rempart contre elle-même : la perpétuelle possibilité du suicide m'aidait à supporter moins impatiemment l'existence, tout comme la présence à portée de la main d'une potion sédatrice calme un homme atteint d'insomnie in Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, Gallimard.

28. Albert Camus, *L'Envers et l'endroit*, Folio.

29. Alberto Savigno, *L'Intensité dramatique de Leopardi*, Allia.